

Mes Algéries en France

Leïla Sebbar

Préface de Michèle Perrot

Ed. Bleu Autour, Mars 2004

« Mais ce qui résiste le mieux à l'usure du temps, c'est l'écriture. (...) Jean Pélégri, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, Mohamed Dib ont fondé la littérature algérienne de langue française et ouvert une route majeure, celle qu'emprunte leur jeune sœur, leur fille, Leïla : « Je suis la fille de ces fils qui écrivent des livres si loin de la maison qu'ils ont quittée pour ne plus y revenir et, parce qu'ils sont partis, parce qu'ils ont subi l'épreuve du passage pour tous les autres, nous écrivons, j'écris. »

Retrouver leurs traces, refaire leurs chemins, sans cesse recommencer. A Paris, à Montpellier, à Marseille si j'y vais un jour, ça n'est pas loin, une amie ne demanderait pas mieux de m'y accueillir, retrouver leur regard fier et secret, leurs cheveux pas comme ceux des femmes et des hommes d'ici, la couleur de leur peau, leur présence désormais aussi nécessaire à ma vie que l'eau et le pain, m'offrir le droit qu'on voudrait m'interdire de me perdre avec elles, avec eux et à la suite des mots de Leïla Sebbar dans cette rêverie d'un Orient qui a nourri mon enfance de fille des cités d'un imaginaire qui me fait moi aussi depuis dix ans, écrire.

« Ses cheveux sont noirs et frisés. Il a des yeux bleus. Outremer. Il l'enlève. »

La mère de Leïla, une jeune femme brune aux traits fins et réguliers, l'expression sur son visage lorsqu'on regarde la photo, un portrait d'art sans doute couleur sépia comme on les faisait à l'époque, est à la fois décidée, bien ancrée dans la réalité et rêveuse. *« Avec ses amies elle marche le long du fleuve. (...) C'est l'été, on parle de la guerre, mais elles n'y pensent pas, ce soir elles vont au bal. »*

Elle, elle est née en France, au bord de la Dronne, lui en Algérie, à Ténès. Lui, il est tel qu'on l'imagine lorsque Leïla le nomme « l'étranger

bien-aimé ». Une allure racée, celle d'un cavalier venu du fond du désert ? de l'Orient en tout cas, les pommettes hautes, saillantes, les yeux légèrement bridés, quelque chose de lointain dans le regard, d'intériorisé, de mystérieux. Il la rencontre dans un bal à Bordeaux et puis... il l'enlève.

« Il ne roule pas les « r » comme son ami à l'autre bout de la piste mais elle entend une langue qui ressemble à la langue des livres, une langue que ses amis d'enfance ne parlent pas. »

Ainsi commence à s'écrire dans les années 30 l'histoire qui sera celle de Leïla, l'histoire d'un métissage amoureux auquel la langue française est étroitement et tendrement liée, une histoire qui est aussi celle de l'Algérie.

Comment aujourd'hui encore les rejoindre, ces femmes, ces hommes qui ont choisi d'autres destins, d'autres projets d'envergure parfois insensés, loin des pistes lisses, qui ont décidé d'inscrire peu à peu de « l'Algérie dans la France », car tout à commencé là, n'est-ce pas, dans les « Ecoles normales d'Alger-Bouzaréa », puisqu'à cette époque l'Algérie était un département français, et que « les maîtres indigènes » y enseignaient à des « garçons indigènes » ?

La force vive d'un pays, Jean Sénac ne s'y est pas trompé, c'est son peuple, et le peuple algérien pour l'essentiel était déjà algérien dans son humanité et dans sa culture populaire orale avant de l'être en ces termes, arabe, oriental, musulman, autre en tout cas, même si la langue qu'il apprenait dans les écoles de la République était le français. C'est de cet Orient-là dont il faudrait ensuite porter témoignage, de cette altérité méconnue comme un joyau encastré dans l'argent de la langue.

« Mon père aura été, « instituteur indigène », un « homme-frontière ». Comme le père de la romancière, Assia Djébar, élève-maître à Bouzaréa. Elle raconte le père et sa fille, petite, sur le chemin de l'école.

Nous sommes, Assia et moi, les filles du père, diseuses de mémoire. Ecrivaines, saurons-nous transmettre une filiation nouvelle ? »

La filiation... qui peut dire aujourd'hui ce que sont devenus les filles et les fils de cette Algérie-là ? Années 50-60... le début de la révolte ouverte, la guerre et puis l'indépendance. Ici, à Paris-sur-Seine, ce sont le gros

des années de l'immigration ouvrière avec la pointe douloureuse des regards perdus, largués, dé-paysés. Ils ne savent pas toujours lire et écrire mais ils sont « aussi » l'Algérie et son âme brûlante, sa vivacité, sa présence amicale et puissante. Ils font partie de son peuple, jeune et généreux, prêt à tout pour construire un pays.

A cette époque, il convient de ne pas l'oublier, l'Algérie est un département français, riche en main d'œuvre, dans laquelle on puise sans compter. « ... *Les mines et les hauts-fourneaux, les usines jusqu'à Rouen à l'ouest, l'industrie automobile et le bâtiment...* » Ils sont immigrés mais ils sont « aussi » français. De cette ambiguïté jamais levée naît l'imposture. Ils arrivent. Ils dorment sur les bancs. « ... *Il fallait des bras jeunes et solides, des hommes sans terre mais vigoureux, ils sont venus, ils sont restés...* » Ils dorment dans les hôtels où le trafic des chambres-dortoirs les saisit. A l'intérieur du bidonville, enfin. Les bidonvilles de Nanterre et d'Aubervilliers qui ressemblent sans doute à celui du Clos Salembier à Alger.

On est allé les chercher. Des rabatteurs. Maintenant ils sont là. Ils sont l'Algérie dans la France, démunis, sans repères, ivres d'une solitude qui les glace et les rend fous parfois comme le père de l'écrivain algérien Mounsi, ils vont nourrir la panse grasse des usines.

« A Eugène Hennaya, (...) on a gravé dans la pierre « Ecole de garçons indigènes ». C'est l'école de mon père... (...) en l'an 2001 (...) on peut lire « Ecole de garçons ». On a gratté rageusement « indigènes », il reste le blanc. »

Trente ans après ils habitent dans les cités périphériques. Ils ne repartiront pas. Ils ont eu des enfants qui savent lire et écrire. Les usines sont fermées et ils ont beaucoup vieilli.

Qui sont-ils ?

Les femmes faisaient partie de ce monde-là, de cet ailleurs magique pour nous enfants des banlieues, comme s'il sortait d'un chapeau de prestidigitateur. « ... *Partout où je marche, je les vois, je les entends...* » En regardant l'aquarelle qui représente l'une d'elles, peinte par Sébastien Pignon dans le livre de Leïla Sebbar, avec ses taches rouge ocre comme du henné

et puis mêlé à quelque chose de vif qui ressemble à du sang, et les traits ronds et gracieux du visage, je les revois aussitôt.

Les femmes je les ai toujours vues en bas de l'immeuble discutant dans la langue que je ne comprenais pas avec les mains aussi et puis au marché toutes ensemble pour assaillir de leurs rires et de leurs histoires le marchand de poulets vivants afin d'obtenir le plus juste prix. Je les ai toujours vues vêtues des tissus aux tons pastel, vert turquoise, bleu céruléum lavé, rose carmin et aux paillettes dorées ou argentées comme s'il en pleuvait partout sur elles. Je les prenais pour des fées et j'aurais voulu les toucher. Toucher leurs tissus frissonnants qu'ensuite j'ai retrouvés dans les peintures de Dinét, et c'est exactement comme ça qu'elles étaient ces femmes d'Algérie, avec les petites croix indigo des tatouages entourées de plusieurs points, signes d'une géométrie parfaite et inconnue sur le menton et sur le front et aussi à la hauteur des poignets.

Ces femmes d'une Algérie encore ignorée dans la France où on ne les voyait pas.

« Il fallait des femmes à ces hommes, ventres doux, mains chaudes dans la rêverie des hommes, la solitude de la ville ouvrière et de l'hôtel négrier, elles sont venues abandonnant la maison pauvre et la terre pauvre depuis la montagne en neige, les hauts plateaux hostiles, la plaine inféconde, les bidonvilles, elles sont venues dans le pays de France, les lettres disaient toujours que tout allait bien. »

C'est ensuite en entrant chez elles parmi la troupe des enfants car nous revenions tous ensemble de l'école, leurs prénoms je me souviens encore, toutes les portes étaient ouvertes, que j'ai pressenti qu'elles possédaient le don des histoires « ... Nora écoute encore et encore ces histoires d'ogres et de djinns qu'on entend en écho outre-mer, en Normandie ou en Ile-de-France... » Partout les histoires se ressemblent mais dans la langue des femmes d'Algérie et au centre de leurs paumes rougies elles ont le goût d'un désir délicieux.

Leïla, « dans la petite cour au jasmin de Ténès », soupçonne qu'il se cache derrière les mots qu'elle ne peut reconnaître « les légendes du Chenoua dans la langue de la vieille ville », et que cette transmission de l'art de

raconter par les femmes dont on la prive, il va falloir qu'elle la réinvente avec la saveur piquante et sucrée qu'elle devine. « ... *Jamais, dans l'enfance algérienne, je n'ai entendu le plus petit mot de légende arabe ou française...* »

Djamel et Nabile Farès, l'un photographe et l'autre poète ont raconté tous les deux la grand-mère kabyle « Gida » qui avait failli devenir aveugle et les personnages qu'elle dessinait sur des morceaux de papier punaisés contre les murs de la maison. Avant le départ pour la France il y a la mosaïque familière de ses dessins dans la maison de mémoire. Chez Djamel, à Ivry dans l'appartement au cœur de la ville, lorsqu'on pousse la porte on retrouve aussitôt la photo de Gida qui veille sur les siens comme une idole maternelle et bienveillante.

Je ne saurai jamais ce qu'ont été ces femmes, ailleurs, là-bas en Algérie, je ne le saurai pas, je ne veux pas le savoir. D'autres raconteront, plus tard, écriront, l'histoire des combattantes du maquis, de celles qui, ici, en France, ont résisté, ont été emprisonnées, des femmes libres qu'on n'enfermera pas, qu'on ne voilera pas. Algériennes de sang ou de cœur, mêlées, fraternelles, amies, que je n'ai pas rencontrées ainsi que Leïla a pu le faire dans l'école de son père à Hennaya. Jacqueline Gerroudj, Danièle Minne, Josette Audin...

Celles qui ont peuplé mon enfance à Aubervilliers, je les imagine venues à moi par un très long détour qui passe par l'Andalousie, le désert de l'Hadramaout, la cité de la Reine de Saba. Les femmes qui ont nourri mon enfance de ces rêves d'Orient alors que le mot même je ne le savais pas, elles s'appelaient aussi « ... *Aïsha, Fatima, Mériem...* (...) *Dans des palais, Aïsha, Fatima, Mériem ont dit des vers, elles ont chanté, dansé, elles ont joué du luth, des nuits entières, pour des hommes qui croyaient vivre, sur terre, au paradis d'Allah...* » Aïsha, Fatima, Mériem, toutes pailletées d'or et d'argent dans les escaliers de la cité, elles étaient mon Andalousie secrète, mon Algérie imaginaire à Paris-sur-Seine. Aïsha, Fatima, Mériem, je les ai aimées partout où je les ai croisées, et à chaque fois que j'écoute Leïla Sebbar parler de son enfance algérienne, je me répète que si ces femmes n'avaient pas existé nous aurions pu perdre le goût de la vie.

Je sais que je pourrais aller ainsi d'une page à l'autre de *Mes Algéries en France*, parsemant de notes les photos qui me parlent de cet « Orient imaginaire » et des lieux que l'on m'a fait entrevoir. De la Zaouia d'El-Hamel où Mohamed Kacimi a vécu toute son enfance, du Jardin d'Essai d'Alger dont Jean Pélégri me parlait à chacune de nos rencontres, des fillettes de Kabylie avec leurs robes de couleurs vives un peu chromo que Nabile Farès évoquait en racontant l'enfance bouleversée après la perte du père. Je pourrais voyager sans fin au gré des dessins encre et aquarelles de Sébastien Pignon et de chacun des récits qui font de ce livre la d'une vie, rejoignant celle des êtres que Leïla Sebbar n'a jamais pu appeler « les miens ».

Je le pourrais car ce livre où les Algéries de Leïla ne cessent de rencontrer les miennes m'a à nouveau fait parcourir la sensibilité si particulière à cet univers métisse que Jean Pélégri m'a durant des années conté à sa façon.

Mais je préfère m'arrêter là, arrêter ma promenade au fil des mots et des images sur le dessin qu'a réalisé Sébastien Pignon de la ferme Pélégri au cœur de la Mitidja, « Haouch el Kateb », « La ferme de l'écrivain », et sur les quelques phrases du texte « Jean Pélégri, Kateb Yacine », où Leïla Sebbar fait se rejoindre *Nedjma*, écrit en 1956 et *Le Maboul*, en 1963.

« Pour dire l'Algérie au plus fort, chacun fait sienne la langue de l'autre, le français pour Kateb Yacine, l'arabe, le chant de la langue arabe dans un français détourné, pour Jean Pélégri. (...) *Nedjma*, *Le Maboul*, les deux romans fondateurs de la littérature algérienne. »

Maintenant, une fois le livre provisoirement refermé, le temps peut s'écouler, les heures peuvent s'égrener à la vitesse folle d'un présent que seule modère et apaise la solitude de l'écriture. Chaque impression, chaque parfum, chaque regard, chaque moment unique qui ont été déposés là comme un signe tracé sur une ancienne tablette d'argile, continueront de porter témoignage, d'un peuple, des gens, d'un rêve et de tant d'histoires tendrement et cruellement partagées.

Ils parleront longtemps de ces enfances mêlées qui laissent sur les lèvres le goût délicieux et la nostalgie d'un ailleurs à la fois familier et à jamais inaccessible.

« Et voici que j'entends, dans les rues de la Goutte d'Or à Paris, loin d'Oran et de Grenade, Tolède et Séville, Aïsha, Fatima, Mériem. Elles ont tracé sur le trottoir de bitume une marelle et elles jouent, riant et criant dans l'autre langue, oublieuse des tres morillas. Mais les voix disent encore les noms, chantés comme des vers, les noms de l'Orient espagnol, algérien, français... »

Gens de rien Gens de tout

Dominique Le Boucher

*Lakhdar Kaki Zohra Mariama
Nous nous connaissons par des riens
Nous nous connaissons par des rires
Par des hochements de tête
Dans des escaliers souillés
C'est la fureur de nos vies qui nous guette
Sur des parkings galères traversés
Où clignote notre fanal désir
Nous nous connaissons par nos animales
Présences La dérive de nos sens
Exacerbés par la promiscuité
Des mains des pieds des sexes chairs fatales
Emmêlées au goudron chaud à l'essence
Au sperme et au sang qu'on ne nettoie pas
Nous nous connaissons feus de nos empires
Allumés par d'autres que nous en plein
Milieu de nos corps grands ouverts*

Fatim Souad Karim Leïla
Nous nous apprenons par des riens
Nous nous apprenons par des rêves
De prendre à l'aise la relève
Des vieux qui ont frotté leurs doigts
Aux copeaux durs coulant des burins saouls
Sur eux leurs visages leurs mains leurs cous
L'usure de leur initial désir
A creusé en nous des caves souillées
De soudures soleil qui tiennent mal
Attention mépris ! Attention danger !
Nous nous apprenons entre nos empreintes
Digitales sur les tampons encrés
Qui ont tatoué des vieux les papiers
Par les poèmes de leurs paumes nés
Musicales envies de devenir
Des arbres au corps grand ouvert

Lakhdar Kaki Zohra Mariama
Nous nous écrivons par des rires
Nous nous écrivons par des riens
Et par nos lèvres qui s'usent
A signer nos parchemins
De béton de rouge de tout de rien
Et que les grands écrivains nous envient
Nos morceaux de craie tropical empire
Taggé sur nos ardoises goudron Noir
Soupçon qu'au matin il n'y ait plus rien
Et les bombes d'aéro désespoir
Vidées nous les remplirons de folie
Nous nous écrivons dans les rues debout
Nous caressons une langue rebelle
Belle comme un fusil fatal délire
Au fond des caves souillées nous semons
Des poèmes au corps grand ouvert.

Lundi, 8 mars 2004